

Bruno Grua, évêque de Saint-Flour

Mgr Bruno Grua, précédemment prêtre à Digne (Alpes-de-Haute-Provence) succède à Mgr René Séjourné. Il a été ordonné à Saint-Flour le jour de ses soixante ans, le 18 juin 2006. Les "Regards d'Auvergne" ont eu le privilège d'un entretien dont le but était d'apprendre à faire sa connaissance, sans aborder les questions de gestion du diocèse.

Propos recueillis et synthétisés par Alexandre Puechvent

Rd'A : Le Credo affirme..."je crois en une Eglise apostolique..." c'est-à-dire héritée des apôtres dont les évêques sont les successeurs. Or les media nous rendent familière l'image du pape ; par ailleurs, une nouvelle pratique religieuse tend à vider les églises diocésaines au profit de chapelles ou rassemblements managés par des "prêtres-stars". L'évêque a disparu : c'est dommage pour une Eglise apostolique ! Qu'allez-vous faire pour exister ?

Mgr Grua : Votre question me surprend. Exister n'est pas mon premier souci ! Le concile de Vatican II a donné une place centrale à l'évêque dans l'Eglise. Jusque là l'évêque était considéré comme un prêtre auquel étaient confiées des responsabilités plus larges. Vatican II a inversé cette logique en reconnaissant l'épiscopat comme le ministère central dans l'Eglise, le prêtre le démultipliant en quelque sorte pour une communauté donnée. Vatican II a reconnu la nature sacramentelle de l'épiscopat. Le collège des évêques succède à celui des apôtres.

Dans le Cantal, l'Eglise catholique est une réalité reconnue de tous. L'accueil que j'ai reçu l'atteste. Les autorités civiles m'ont fait l'honneur d'être présentes le 18 juin à Saint-Flour pour mon ordination. On me reconnaît et on me salue dans la rue ! Les maires me reçoivent là où je rends visite. Je m'efforcerai de susciter un dynamisme dans l'Eglise du Cantal pour la rendre plus vivante et plus présente. J'existerai par elle et pour elle.

Démographie

Rd'A : Le problème principal de notre département est sans doute la démographie. De ce fait : moins d'emploi, un exode des femmes laissant les paysans dépressifs, une perte du sacré faute de vie communautaire. Le "Pays vert" aurait-il perdu le goût de la vie ? L'écologie de nos hauts-plateaux ne serait-elle rien sans la dimension de foi ? En d'autres termes la foi est-elle un "plaisir" (au sens d'Epicure) c'est-à-dire une

fonction aussi naturelle et nécessaire que boire, manger, dormir ?



photo : Benoît Parret

Mgr Grua : En arrivant j'ai été frappé par l'émiettement de la population. A Digne, mon ancienne paroisse, les habitants étaient regroupés dans les vallées ; mais dans le Cantal, ils sont essaimés et isolés. C'est un défi humain et un défi pour l'Eglise. La foi est-elle un "plaisir" ? Elle est certainement un moteur. Il ne faut pas oublier que les mouvements d'action catholique rurale sont à l'origine de la "vie" de la campagne. Les coopératives agricoles, les aides à domicile, les bibliothèques ont été d'abord des initiatives de l'Eglise. Quelque chose est à réinventer pour que la foi ne soit pas seulement le culte du dimanche matin mais un dynamisme quotidien. La foi est un message de résurrection pour créer du neuf.

Sacrements et rites

Rd'A : La sacramentaire (l'ensemble des sacrements) est sans doute à la foi ce que le langage est à la pensée : c'est-à-dire son expression (en aval) mais aussi ce qui

la forge (en amont). Fille du langage, la sacramentaire est logiquement un accident de l'histoire : elles se sont mutuellement construites. Notre civilisation accuse une "crise" (au sens d'évolution voire de révolution) du langage, c'est-à-dire des repères, des rites... La sacramentaire n'est-elle pas ce qui s'expose le plus aux réformes (plus que la théologie ou la morale) ?

Mgr Grua : Y a-t-il crise des rites? Je n'en suis pas si sûr ou tout du moins pas dans le sens où ils seraient abandonnés. On connaît l'appétit de nos contemporains à fréquenter les monastères. Ces destinations sont chaque année proposées par des agences de voyages. La vie y a un rythme, chaque geste a un sens. Beaucoup sont touchés par le sens de l'homme qu'expriment les rites chrétiens, ceux des obsèques par exemple. La demande sacramentelle (baptêmes, mariage) reste encore très forte. Dans la vie sociale on sent bien la recherche, parfois chaotique, d'une nouvelle ritualité. L'homme a besoin de donner sens et la ritualité y participe. Le plus fragile aujourd'hui me paraît être plutôt de vivre en cohérence avec le rite célébré, de vivre au quotidien la foi exprimée et célébrée dans le sacrement.

Sainteté des laïcs

Rd'A : *Le Christianisme est sans doute l'une des rares religions (au sens très large : institutions, civilisations...) où "l'héroïsme" n'est pas le monopole d'une oligarchie. L'encyclique "les Fidèles laïcs" rappelle que les laïcs ne sont pas seulement des objets de sollicitude de la part de l'Eglise mais des sujets actifs de la foi. Le pape demande qu'on lui soumette des dossiers de canonisation de laïcs pour mettre en cohérence cette sécularisation de la sainteté. Or de telles propositions sont rares.*

Mgr Grua : La question des canonisations me paraît seconde. Elle a bien sûr une portée symbolique forte. Si peu de laïcs sont canonisés, et on peut le regretter, cela est essentiellement dû au fait que cela intervient au terme d'une démarche lourde qui suppose l'appui d'une structure établie. C'est l'une des raisons pour lesquelles les religieux sont les plus nombreux sur les autels. Un diocèse, une famille n'ont pas toujours la possibilité d'y consacrer les efforts nécessaires. Ceci dit, tous les chrétiens, de par leur baptême, sont appelés à la sainteté. Nous croyons en un Dieu qui s'est fait homme. C'est l'incarnation. Alors la vie chrétienne doit se vivre dans le quotidien, sous toutes ses formes et dans tous les engagements de vie. Saint

François de Sales l'avait bien exprimé. Le concile de Vatican II, avant de parler des ministères ordonnés, a replacé le baptême à la source de la vie chrétienne. Jean-Paul II, après Paul VI, nous a redit la dimension "séculière" de la vie des baptisés laïcs : le monde de la famille, de la culture, de l'économie, de la politique... C'est d'abord là qu'ils ont à vivre l'appel à la sainteté.

Témoin de l'Alliance

Rd'A : *Dieu semble très miséricordieux pour les pêcheurs, qui trébuchent. En revanche, Il semble plus sévère avec les "tièdes" qui L'ignorent. Ne faut-il pas ne comprendre l'exigence chrétienne (notamment au regard des problèmes de sexualité et d'éthique) que dans la perspective de la sanctification ?*

Mgr Grua : Oui l'exigence est forte, absolue : "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait" (Mt 5,48). Mais elle s'adresse toujours à une liberté : "Si tu veux..." et elle reste ouverte à la miséricorde et au pardon. Les apôtres Pierre et Paul sont passés l'un par le reniement, l'autre par la persécution active mais cette expérience du péché ne les a pas exclus de la communion car le Christ la leur a rendue. La vie chrétienne passe par le pardon. L'Eglise n'est pas élitiste mais "multitudiniste" c'est-à-dire ouverte au plus grand nombre. Mais elle est témoin d'une alliance qui la dépasse, qui ne lui appartient pas. Elle ne peut pas "débaptiser" ni "démarrer" comme certains le lui demandent : cela ne lui appartient pas.

La paroisse territoriale

Rd'A : *Le Canon 518 dispose que la communauté de base est la paroisse territoriale. Or la messe dominicale ne fait plus recette, au profit de grands rassemblements (sociologiquement marqués : les jeunes, par exemple). Faut-il y voir les prémices d'une nouvelle ecclésiologie ?*

Mgr Grua : Ce que vous décrivez est essentiellement un phénomène urbain. En ville la proximité permet de "choisir" sa paroisse. Il existe de nombreux lieux de prières (équipe Notre-Dame, etc.) mais la "Maison commune" est la paroisse territoriale afin que la diversité sociologique soit respectée et que la communion soit réelle. On ne choisit pas son frère dans l'Eglise : le rassemblement dominical fait de nous un seul corps, dans nos diversités. L'Eglise, me semble-t-il, peut rendre ce service de communion dans une société cloisonnée ou peu de lieux de

dialogue sont offerts entre générations, milieux sociaux, sensibilités... L'Eglise est bien là dans son rôle : le concile l'a définie "comme le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain" (Lumen Gentium 1).

La repentance

Rd'A : *Le "Désenchantement du Monde" (aux sens de Max Weber ou de Marcel Gauchet) ne se traduit-il pas dans la "repentance" ou "l'autoaccusation de l'Eglise" ? Alors que l'Eglise craint les ruptures théologiques, qu'elle ne donne une nouvelle version des choses que lorsqu'elle a su achever l'herméneutique des versions passées (c'est-à-dire leur interprétation et leur appropriation), pour en faire des "actifs" et non des "passifs"... l'Eglise cède à la morale de l'autocensure. N'est-ce pas une crise de l'herméneutique et donc de la théologie ?*

Mgr Grua : La demande de pardon de Jean-Paul II était exempte de toute "stratégie habile". C'était une démarche spirituelle car la vie de l'Eglise passe par le pardon. Et l'Eglise peut aussi évangéliser dans ses creux, comme une personne peut séduire même par ses faiblesses. Par ailleurs, la repentance peut être contagieuse et amener les autres à vivre un autre type de relation. Ainsi la démarche de Jean-Paul II déposant un billet au mur des Lamentations a inspiré au Grand Rabbine Sirat une démarche de repentance au nom du peuple juif.

Une méthode plus que des réponses

Rd'A : *Certains s'interrogent pour savoir si les prochaines échéances électorales se joueraient sur des problèmes d'intendance (l'emploi, etc.) ou sur les problèmes existentiels (l'avenir, la place des homosexuels, etc.). Dans les grands débats philosophiques ou éthiques, comment l'Eglise pourrait-elle, sans apporter sa réponse ni faire de prosélytisme, transmettre son remarquable savoir-faire dans la méthode de réflexion ?*

Mgr Grua : Je crains que la question de l'homme ne soit pas au cœur des débats car les hommes politiques ne tiendront pas à s'affronter sur les questions philosophiques. Vous citez l'emploi, mais on pourrait parler de la répartition de la richesse, de la productivité, etc. Toutes ces questions ne sont pas neutres. Elles engagent concrètement un certain sens de l'homme. L'Eglise n'est pas absente de ces débats. Elle publie de

nombreux textes. Des chrétiens (prêtres ou laïcs) sont souvent invités dans des émissions de télévision pour exprimer la "position de l'Eglise" ou partager leurs réflexions sur les grandes questions éthiques. Il y a par ailleurs de nombreux lieux d'expression et de contacts, par exemple, le *Comité consultatif national d'éthique*. L'enseignement du fait religieux est progressivement introduit à l'école.



photo : Studio Ferraton St Flour

La sécularisation

Rd'A : *La sécularisation (qui ne signifie pas désacralisation ni athéisme) est-elle un mal à combattre ? Un mal nécessaire ? Ou un "actif" de la foi chrétienne ? Le Dieu des chrétiens qui privilégie le "saint" au "sacré" n'est-il pas un militant de la sécularisation et le fossoyeur de sa propre religion ?*

Mgr Grua : Certains auteurs ont parlé du Christianisme comme la religion de la fin des religions. Le concile de Vatican II a parlé dans "Gaudium et spes" de la légitime autonomie du monde créé sans rupture avec sa relation à Dieu. Le courant judéo-chrétien met une distance entre le créateur et le créé ; la Genèse (2,2) précise que "Dieu acheva, le septième jour, le travail qu'il avait fait ; et il chôma". Lors de grandes épreuves comme la Shoah, on se pose la question de savoir où était Dieu. Mais Dieu s'est retiré le septième jour, et les hommes deviennent responsables de ce monde toujours à créer. C'est la dignité de l'homme.

Entre idéologie et utopie

Rd'A : *Le nom de Grua s'illustre par votre oncle, Gaston Grua, grand spécialiste du philosophe et scientifique Leibniz. Nous ne résistons pas à un parallèle avec votre mission d'évêque. On se souvient des efforts de Bossuet et Leibniz pour unifier les confessions chrétiennes. Mais Bossuet n'a pas su sortir d'une légitimation politico-sociale, le conduisant donc*

vers une idéologie. Et Leibniz s'est échappé vers l'idée d'une "Eglise universelle" sans lien avec les confessions historiques, en rupture avec la Tradition, donc s'empêtrant dans une utopie. Ne retrouve-t-on pas la sociologie de l'Eglise de France dans ces deux démarches ? D'une part, certaines familles, traditionnelles, qui transmettent la foi, mais qui vivent mal la sécularisation du monde. D'autre part, des chrétiens individuels, qui ont découvert le Christ seul, et qui semblent pouvoir se passer de la médiation de l'Eglise.

Mgr Grua : La foi ne se transmet pas vraiment. Tertullien disait qu'on ne naît pas chrétien, on le devient. En revanche, on peut mettre quelqu'un dans de bonnes conditions de réception. C'est pourquoi la famille est une chance. Notre époque montre la gratuité de la foi qui éclôt là où on ne l'attend pas. Mais il faut aussi découvrir que la foi se vit dans une communauté. L'acte de foi incorpore le chrétien dans la communauté chrétienne ; il n'y a pas de révélation individuelle. L'acte de foi "chimiquement pur" n'existe pas dans la vision catholique (il peut exister dans certaines visions protestantes). On n'intègre pas une communauté seulement parce qu'il est plus confortable de vivre en groupe, mais parce qu'on ne saurait être Fils sans être Frère, simultanément. Le fait que la foi se vive en Eglise nous préserve de faire un Dieu à notre image.

L'œcuménisme

Rd'A : Si le traité européen avait été ratifié par les seuls Parlements, il l'aurait été à l'unanimité. S'il avait dû être ratifié par la seule voie référendaires, sans doute à peine dix nations sur vingt cinq l'auraient approuvé. On a parlé de fractures entre le peuple et les élites. N'est-ce pas plutôt que le cerveau humain individuel est tenté par l'utopie, comme Leibniz le fut, et peut concevoir des projets audacieux, alors que le peuple est animé par une âme et, pour la garder doit, tel Bossuet, s'accrocher à l'idéologie forgée par l'histoire. Malraux disait qu'il aurait fallu commencer par la culture ; mais ne fallait-il pas commencer par la foi ? L'œcuménisme précédera ou suivra la construction européenne ?

Mgr Grua : L'œcuménisme n'est pas la recherche du plus petit dénominateur commun. Mais au contraire l'acceptation de la diversité dans le respect des différentes identités. Il s'agit de savoir jusqu'où la diversité nous permettra de continuer ensemble. Mais ce qui nous rassemble est plus fort

que ce qui nous divise ; souvenons-nous de Jean-Paul II qui a récité le Credo grec (sans le "filioque") avec le patriarche orthodoxe. Souvent le motif de la rupture originelle n'est plus déterminant et ce qui nous divise aujourd'hui est plutôt le fait d'avoir vécu séparés si longtemps. Prenons l'exemple, dans la rupture entre l'Eglise catholique et les Eglises issues de la Réforme : les progrès de l'exégèse, les évolutions des Eglises, posent en termes très différents et beaucoup moins conflictuels la question du rapport "Ecritures et Tradition", pourtant l'un des points essentiels du contentieux. On pourrait aussi citer la question du ministère "pétrinien", le rôle du pape, approché par les orientaux à partir d'une théologie des Eglises particulières et par les occidentaux, influencés par l'Empire romain, à partir de l'Eglise universelle. Citons encore l'accord entre catholiques et luthériens sur la primauté de la grâce. Il y a comme une fécondation réciproque entre la réflexion des théologiens et l'expérience du peuple de Dieu. Par exemple bien des réflexions ou décisions du concile de Vatican II ont muri dans l'expérience de la Seconde Guerre mondiale et la proximité vécue des camps de prisonniers (solidarité, diaconat permanent...).

Saint Joseph

Rd'A : Notre pape, dont le prénom est Joseph, a évoqué l'importance fondamentale de Joseph dans l'histoire du salut. Mais Joseph a été oublié par la théologie et la dévotion populaire de crainte de faire des confusions de paternité. Ne va-t-on pas rééquilibrer la mariologie, à la lumière de la mission de Joseph ? Le Credo précise que "Il S'est fait homme" c'est-à-dire Lui-même, sans père ni mère. Alors si Marie a le titre de "mère de Dieu" parce qu'elle a porté l'Enfant, pourquoi Joseph n'aurait pas le titre de "père de Dieu" pour L'avoir élevé ?

Mgr Grua : Les Ecritures montrent que la mission de Joseph était d'inscrire Jésus dans la filiation d'Israël (David) ; c'est ainsi que le Christ a accompli les Ecritures. Et Joseph est décrit comme un homme "juste". Cette mention n'est pas à connotation morale, elle signifie qu'il était "ajusté" à la volonté de Dieu, cela signifie sainteté. Notons que l'introduction du nom de Joseph dans le canon de la messe est récente parce qu'elle date de Jean XXIII.

Diocèse de Saint-Flour
<http://catholique-saint-flour.ccf.fr/>